

Correspondance Europeenne.

SPECIALE POUR LE CANADA MUSICAL.

Musique de l'Océan — Londres le *Don Giovanni* de Mozart, par Faure, Nilsson, Titiens, Tiebelli-Bettini, etc., et dirige par Sir Michel Costa — La Cathédrale de St Paul. — Concert du Chœur Suédois de l'Université d'Upsal concours de Nilsson — Anvers. — Bruxelles Ste. Gudule la Musique des Guides, etc le Conservatoire. — Liège Concours au Conservatoire.

Liège, 8 Août, 1876.

La qualité de *Correspondant artistique* suppose d'ordinaire une imagination vive et pénétrante, qui ne laisse pas de tirer parti de toutes ces idées poétiques que suggère si abondamment la nature, sous ses aspects si divers, — voir même une imagination facile, qui possède le talent, quelque peu suspect, d'embellir des situations qui, aux yeux du vulgaire, sembleraient moins qu'ordinaires peut-être.

Traverser l'Atlantique par une belle quinzaine de juillet, à bord d'un vapeur sûr, confortable et spacieux, entouré d'aimables et de joyeux compagnons, et, sans aucun doute, des charmes incontestables pour le simple voyageur, l'artiste de la nature, le peintre encore y puisera bien le sujet de toiles animées et ravissantes. Mais quelles harmonies viendraient caresser l'oreille d'un chroniqueur musical, bercé par trop mollement sur les vagues agitées! Et, cependant, une traversée atlantique renferme à un haut degré l'un des éléments indispensables et constitutifs de toute musique. Pendant douze longs jours et douze nuits d'insomnie, un "métronome à vapeur," contrôlant une lourde hélice, vous imprime sur les nerfs le sentiment, déplorablement accentué du *rythme*, sans lequel la musique ne saurait exister. Malheureusement, les deux autres éléments, plus aimables que ce dernier, — la mélodie et l'harmonie, — sont trop absentes pour que ces grands effets de bâton-d'orchestre puissent mériter l'appellation de véritable musique. Le torrent de la montagne, les feuilles d'automne, les gouttes d'eau, les soupirs de la brise peuvent bien inspirer honnêtement une imagination artistique, — du moins ne menacent-ils pas de digestions malsaines leurs admirateurs dévoués. Mais laissons à de plus vigoureux génies le soin de rappeler "les voix de l'Océan," de chanter "les vagues argentées ou dorées," — admirables sujets, sans doute, *exti a muros*, traités toute fois sur terre ferme, et rappelant trop distinctement un *skating rink* en plein juillet. Pour le quart d'heure, nous en avons assez de tous ces "remuants effets de marine," et nous enfions gaiement la passerelle qui nous dépose enfin sur le sol de "la fière Albion."

On reproche au caractère anglais d'être peu musical. Cela peut être, mais qu'il soit peu amateur, — non! Descendu du vapeur à Liverpool le lundi 24 Juillet au matin, nous avons pu assister, ce même soir, à Londres, à la dernière représentation de la saison, à l'Opéra de sa Majesté, "Drury Lane." Faure y prenait son bénéfice et faisait en même temps ses adieux à la scène. Christine Nilsson, la Tietjens, Tiebelli-Bettini, et une constellation d'artistes apportaient un éclatant concours à l'éminent bénéficiaire et assuraient, comme on le peut penser, un des plus beaux succès au chef-d'œuvre de Mozart, — son *Il don Giovanni*, que l'on exécutait en italien. L'admirable orchestre du "Drury Lane," composé de 63 artistes et musiciens, (dont 30 violonistes, 6 violoncellistes et 5 contra bassistes,) sous la direction éprouvée de Sir Michel Costa, (auteur des Oratorios d'El, de Naaman, et d'autres œuvres également remarquables,) occupait les pupitres. Fête aussi brillante avait-elle été spécialement organisée pour saluer l'arrivée à Londres du correspondant du *Canada Musical*, ou en l'honneur peut-être d'un célèbre Ministre Indien, Sir Salar Jung, qui occupait une des loges royales, avec sa suite? Remarquons, en passant, qu'à cinq heures de l'après-midi, les anti-chambres du théâtre se com-

blaient d'habitues, qui, partition complète en mains, attendaient, avec résignation, une représentation annoncée pour 8 heures, — et, pour deux admissions, cotées à 10 schellings sur l'affiche, l'on exigeait déjà la bagatelle de prime de \$5.00. Cela ne démontre pas que le public anglais soit insensible aux beautés musicales, certes!

Étant parvenus à nous laisser porter dans la salle, nous y trouvons en présence de plusieurs milliers d'assistants qui, une demi-heure avant le lever du rideau, se disputent tout l'espace que leur offrent les cinq galeries superposées de la salle: quelques instants plus tard les dernières stalles d'orchestre vacantes se remplissent également. À l'heure dite enfin, Sir M. Costa donne le signal et l'admirable ouverture du *Don Juan* est exécutée avec cette habileté consommée; à peu près inconnue en Amérique, — exécution qui ne laisse rien à désirer et semble le dernier mot de la perfection. Il serait superflu de tenter de donner ici une idée quelconque des nombreux effets charmants si admirablement traduits par le violoncelle, le haut-bois, le basson, les cors, auxquels nos oreilles Canadiennes sont si peu habituées, — ainsi que de chercher à peindre l'ensemble parfait, les nuances délicates, la précision et la vigueur de l'attaque de cet orchestre remarquable. Nous ne pouvons point non plus suivre successivement les différents morceaux de la pièce: nous nous bornerons à un mot sur les principaux acteurs.

Faure, le héros de la soirée, a dignement maintenu la haute réputation artistique dont il jouit par tout le monde musical. Le baryton éminent que l'on sait, — son mérite paraît ressortir de son uniforme excellence plutôt que de la recherche des grands effets. Il acte et déclame avec cette facilité à laquelle l'ont habitué ses longs succès. Bref, vous éprouvez, en le quittant, une satisfaction parfaite. signalons toutefois ses éclatants triomphes dans le gracieux duo, *La ci da rem*, et dans la charmante "Sérénade" du 3ème. Acte.

On aurait pu, dans la présente circonstance, saluer Nilsson, comme autrefois Marie-Thérèse, du cri enthousiaste de "Vive notre roi!", tellement l'incomparable artiste a su charmer et captiver tous les cœurs par son interprétation du rôle de Donna Elvira et plus encore par son chant admirable. Timbre, fraîcheur, sonorité, grâce, exécution, sentiment, — toutes les plus précieuses qualités de la voix furent, tour à tour, déployées par l'aimable cantatrice. Excellant en tout, elle se surpassa dans le Récit et Aria du 4ème Acte, et remporta sur ses redoutables concurrentes un succès prononcé.

Maddlle. Tietjens du "Drury Lane" n'était plus l'artiste insouciant de la rue Coté, qui nous intéressa si peu en Novembre dernier. Elle connaît son monde, comme l'on dit, et lorsqu'elle juge que cela en vaut la peine, (ce qu'elle devrait toujours supposer,) et qu'elle sent l'aiguillon d'une Nilsson la stimulant, elle se révèle alors la grande artiste d'autrefois et sait encore charmer par l'emploi de sa belle voix et le naturel parfait de son jeu. Toutefois, elle ne parvient pas à déguiser complètement les traces d'un organe fatigué et l'on surprend parfois chez elle les suites inséparables d'un quart de siècle de vaillants services.

Nous ne sommes pas certain que les grâces personnelles n'aient eu la plus large part de l'accueil chaleureux accordé à la Zerline de la circonstance, Madame Tiebelli-Bettini. Son *Vedai carino* fut certainement dit d'une manière ravissante — mais elle aussi, jugée surtout à la lumière de Nilsson, et avec moins de sujet légitime que la Tietjens, émettait une voix qui, pour ne pas avoir encore conquis le droit à une honorable retraite, n'en accusait que trop clairement l'emploi négligé.

Les autres rôles ne furent pas moins bien rendus, et le chœur, composé d'une cinquantaine de voix, s'acquitta à merveille de sa tâche. Remarquons, en passant, que la séance s'est terminée sans le chant, ni même l'exécution, du "God save the Queen," considéré sacramentel à la fin de nos soirées Canadiennes.